

<h1>1983</h1>	<p>Source :</p> <p><i>La Revue nouvelle</i></p> <p>N° 7-8</p> <p>juillet-août 1983</p>
---------------	--

## « Lorsque la mort frappe un homme ... »

### A la mémoire d'Issam Sartaoui

Marcel Liebman

*Ce discours a été prononcé le 1<sup>er</sup> juin dernier [1983], à Bruxelles, au cours de la soirée d'hommage à Naïm Khader, à Issam Sartaoui et aux victimes de la guerre du Liban. L'intervention de Marcel Liebman était précédée de celle d'Edgar Pisani, qui s'était proposé quant à lui de rendre un hommage particulier à Naïm Khader.*

*Nous avons choisi de reproduire ce discours intégralement, conservant ainsi la forme et le rythme du texte qui a été dit ce soir-là.*

Lorsque la mort frappe un homme - et surtout la mort violente -, il est simple et naturel pour ses amis d'exprimer leur émotion et leur peine, simple et naturel de la faire comprendre et de la faire partager. Les balles le déchirent et la foudre vous frappe. Il est là, vivant encore, plus réel dans cette vie qui se prolonge encore que le cadavre ensanglanté auquel il faut un certain temps pour se résigner.

Il y a maintenant plus de sept semaines qu'Issam Sartaoui a été abattu et nous aurions voulu, immédiatement après le crime, lui rendre un hommage public. Les circonstances ne l'ont malheureusement pas permis. Ce retard a néanmoins un avantage, si l'on peut dire : c'est qu'il permet d'associer la mémoire d'Issam Sartaoui à celle d'un autre martyr de la cause palestinienne, Naïm Khader, et, plus généralement, à celle de ces milliers, de ces dizaines de milliers de victimes anonymes qui ont subi le même sort et sont mortes pour la même raison absurde : le refus de reconnaître à un peuple, le peuple palestinien, le droit à une patrie.

### Les étapes d'un combat

Le temps cicatrise les blessures, même les blessures mortelles. Il apaise les deuils, même les deuils les plus cruels. Mais sept semaines, vraiment, et c'est le moins qu'on puisse dire, ne peuvent suffire à estomper une figure comme celle d'Issam Sartaoui. Il y a sa biographie, les étapes précises de son combat, que je vais brièvement

résumer et il y a le reste, tout le reste, dont une chronologie ne peut rendre compte. Celle-ci est simple et linéaire, un Palestinien né en 1933 et qui fait ses études à Djenine, dans la ville où, peu d'années après lui, Naïm Khader fut, lui aussi, éduqué. Enseignement de la médecine à l'Université de Bagdad, prolongé, à l'Université d'Ohio, par une spécialisation en chirurgie cardiaque. Et puis, Issam Sartaoui est happé par ce qu'on appelle la politique ou l'action militante et qui, en l'occurrence, est la rencontre entre la vie d'un homme et le destin de son peuple. Sa carrière aurait dû l'amener à guérir la souffrance des individus, mais c'est à guérir celles d'une nation qu'il va désormais et pour toujours consacrer son existence. Dès le lendemain de la guerre des six jours, Issam Sartaoui crée une organisation de résistance, le « Mouvement d'Action pour la Libération de la Palestine » qui, quelques années plus tard, s'intégrera au Fatah. Sartaoui est alors un Palestinien comme beaucoup d'autres qui agit et s'interroge sur les moyens par lesquels son peuple peut s'arracher à la condition de soumission et d'oppression qui est la sienne : lutte violente qui répond à la violence qu'on lui impose ? Voie politique qui sert à faire connaître et comprendre au monde la cause du peuple palestinien et la légitimité de ses griefs, qui sert aussi à rassembler des forces prêtes à s'engager à ses côtés pour défendre ses droits ? Et au-delà, Issam Sartaoui - et avec lui bien d'autres Palestiniens - se pose de plus en plus le problème des rapports à établir avec l'adversaire lui-même, avec l'ennemi israélien qui, depuis la création de l'Etat sioniste, nie les Palestiniens, les discrimine et les poursuit tantôt par le mépris et tantôt par la brutalité. C'est, pour Sartaoui, le début d'une longue réflexion et d'une longue marche. Dans la dernière interview qu'il a accordée avant sa mort et qui a été publiée par le journal égyptien *El Moussawar* en avril de cette année, Sartaoui a expliqué la genèse de sa démarche et de l'engagement qui a fini par lui coûter la vie.

### **Juifs, Arabes, Israéliens, Sionistes : le noeud inextricable**

Sa réflexion prend son origine lorsqu'il analyse le sort des Juifs qui vivaient en pays arabes et qui entretenaient des relations relativement harmonieuses avec les communautés islamiques ambiantes. Or, malgré cela et malgré tout le déchirement que peut signifier l'exil, une fraction importante de ces communautés juives, qu'il s'agisse du Yémen, du Maroc ou de l'Irak, ont décidé de quitter leur pays et de s'établir en Israël. Certes, la propagande sioniste n'a pas été étrangère à une telle décision. Bien au contraire, tout a été fait pour la précipiter. Mais cette explication est notoirement insuffisante. Il faut aussi savoir pourquoi tant d'hommes s'y sont prêtés. Issam Sartaoui a estimé que la responsabilité de certains dirigeants arabes était également engagée. Ils n'avaient pas réussi à établir entre Juifs et Arabes un climat d'entente assez solide pour qu'il puisse résister au défi sioniste et israélien. Un défi, car il s'agit bien de cela. Et un

défi qui ne prend pas seulement la forme d'une armée puissante toujours disposée à imposer sa puissance à tout voisin récalcitrant. La politique, ce n'est pas seulement la violence. La violence n'est qu'un des moyens de la politique. Il y a aussi l'idéologie, la propagande, la rhétorique, les mille façons dont un Etat entend se faire légitimer, se faire craindre mais aussi se faire respecter. Les moyens par lesquels il terrorise et par lesquels il négocie. Or, la négociation elle-même est un domaine très diversifié : le chantage, à un extrême, y fait plus ou moins bon ménage avec, à l'autre extrême, la séduction.

Ce qu'Issam Sartoui, en tout cas, a rapidement compris, c'est que la puissance d'Israël s'alimente, entre autres, des rapports qu'il entretient avec les Juifs de la diaspora et que la modification de ces rapports était une des clés qui commandent l'avenir du Moyen-Orient. Une telle conviction en a provoqué une autre : la nécessité de prendre en compte la situation des Juifs israéliens eux-mêmes. Certes, on admettait à l'OLP qu'il fallait faire une distinction entre Juifs et sionistes, et qu'à elle seule, cette distinction tournait le dos à la tentation du chauvinisme qui ne recule ni devant les haines raciales ni devant les guerres de religion. Issam Sartoui a cependant constaté que ces distinctions risquaient de demeurer inopérantes, et ce pour différentes raisons. Il y a la confusion du terme « sioniste » lui-même : les définitions rigoureuses tirées du passé ne collent plus à la réalité d'aujourd'hui. Il y a aussi cette donnée de fait que nous pouvons regretter mais que nous ne pouvons ignorer, à savoir que la grande majorité des Juifs de la diaspora, même s'ils ne se reconnaissent pas comme « sionistes », ont un attachement si profond envers l'Etat israélien qu'ils en deviennent sionistes ou « néo-sionistes ». Enfin et peut-être surtout qu'en Israël même, le « sionisme » se confond généralement avec l'attachement des citoyens à leur Etat ou, plus simplement encore, à leur pays.

### **« Affronter le monde tel qu'il est » : la raison en politique**

Toutes ces vérités peuvent nous paraître évidentes. Mais pour un Palestinien engagé dans le combat de son peuple, partageant ses souffrances et tenté, comme tous ses compatriotes, par l'amertume, d'avoir compris tout cela est la démonstration d'une vertu qu'Issam Sartoui a poussé au plus haut. Plus que quiconque peut-être, il a réussi, tout au long de son existence, à concilier le militantisme et la raison. Et cette raison, il la définissait ainsi dans son interview : « Affronter le monde tel qu'il est dans sa réalité et non un monde qui n'a aucun rapport avec la réalité concrète ». Le monde dans sa réalité, et certainement le monde occidental, c'est celui d'une société qui a été malade de ses Juifs, malade de ce qu'elle leur a imposé comme souffrances, et d'une société qui n'est toujours pas guérie de sa maladie. On peut, on doit ou on devrait le regretter.

Mais c'est cela la réalité. Et pour ce qui est d'Israël, on peut aussi regretter le fait que, à une infime minorité près, les citoyens de ce pays qui sont le plus disposés à reconnaître le droit à l'autodétermination du peuple palestinien - et qui assument ce principe dans les conditions les plus difficiles - que ces hommes et ces femmes n'en demeurent pas moins profondément attachés à l'Etat hébreu et se proclament même quelquefois sionistes. Ce qu'Issam Sartouï appelait la « raison en politique » l'a conduit à la conviction qu'avec ces hommes-là aussi, malgré les divergences de vue, mais en raison de leur courage, qu'avec ces hommes-là aussi il fallait discuter et tenter un rapprochement.

Quelles sont les étapes qui ont permis la mise en oeuvre de cette idée ? A partir de 1975, des contacts tout d'abord discrets avec non pas les « colombes » israéliennes, mais les plus radicales, si l'on peut dire, de ces colombes, des hommes qui, violant le tabou le plus puissant et le plus dramatique qui existe en Israël, étaient prêts à voir dans un membre de l'OLP un interlocuteur et non plus un terroriste. C'étaient des rencontres difficiles où les protagonistes faisaient, dans l'un et l'autre des camps auxquels ils appartenaient, figure d'éclaireurs ou de pionniers, peut-être même de cobayes et de kamikazes. On se rencontrait dans l'ombre, on se tâtait, on apprenait à se connaître et, quelquefois, à s'apprécier. On songeait à passer de l'ombre au grand jour et c'était un pas en avant important. Quand on croyait pouvoir le faire, un communiqué public ponctuait la rencontre. Mais le lendemain une rectification substituait à cette vérité réelle une vérité officielle, c'est-à-dire une contre-vérité : du côté de l'OLP, il arrivait que l'on se croit obligé de nier qu'une rencontre entre Issam Sartouï et des Israéliens ait eu lieu. Ce fut une période difficile au cours de laquelle la patience et la persévérance de Sartouï furent mises à rude épreuve. Néanmoins ses efforts progressaient, efforts qui ne furent jamais ceux d'un amateur, d'un indépendant ou d'un franc-tireur. Ces efforts le mirent en contact de plus en plus étroit avec des personnalités comme Bruno Kreisky, comme Léopold Senghor, comme Mendès-France et comme Nahum Goldmann, président du Congrès juif mondial. Et au-delà de ce cercle, il y eut quelques Israéliens eux-mêmes comme le député Lova Eliav, encore et surtout Uri Avneri et le général de réserve Peled.

Il faut ici souligner une réalité qu'on a rarement accepté de reconnaître. Cette réalité tient à la différence de statut qu'il y avait entre les interlocuteurs en présence. D'un côté, du côté israélien, des individus n'engageant qu'eux mêmes ou que les petites formations d'opposition auxquelles ils appartenaient. De l'autre, un homme dont chacun savait qu'il était proche de la direction de l'OLP elle-même. Pour les dirigeants israéliens, les Peled et les Avneri étaient des traîtres plus ou moins tolérés mais toujours dénoncés. Pour le président de l'OLP, pour Yasser Arafat, Issam Sartouï était un collaborateur, un ami et un ambassadeur. Et cette différence résume tout le contraste entre la ligne

réaliste, modérée et ouverte dans laquelle l'OLP s'est progressivement engagée et l'attitude intransigeante, rigide qui a caractérisé et qui caractérise la politique officielle israélienne.

### **Lentement, la consécration officielle**

En un an, la dernière année de son existence, les efforts d'Issam Sartouï ont eu une consécration officielle et grandissante. C'est à l'initiative de l'Association belgo-palestinienne, agissant de concert avec le Collectif des Universitaires juifs pour la paix au Moyen-Orient, qu'en juillet 1982, en pleine guerre du Liban, s'est tenue à Bruxelles une conférence publique où côte à côte, Issam Sartouï et Matti Peled ont tenu le langage de la raison et de la paix, dénonçant l'agression israélienne et affirmant leur volonté de rapprochement sur base d'une double reconnaissance mutuelle des Israéliens et des Palestiniens. Je me souviens bien de cette soirée, un peu improvisée car au Moyen-Orient, c'était le drame, mais ici, chez nous, c'était déjà les vacances. Bien qu'improvisée, la conférence avait attiré un très nombreux public. Ce fut pour lui un grand moment et comme une révélation. Issam Sartouï, avec chaleur, avec intelligence, avec habileté et avec une force de conviction qui firent la plus grande impression, argumenta, plaida, ébranla et persuada beaucoup. Vous savez, le genre meeting, nous en connaissons les limites. Les slogans y tiennent plus de place que la « raison politique » chère à Issam Sartouï. Mais ce soir-là, la raison ne fut pas sacrifiée aux règles du genre. J'ai la certitude que l'estime profonde que s'acquiesça ce soir-là Issam Sartouï rejaillit sur l'OLP dont il était l'ambassadeur.

On en eut la preuve quelques mois plus tard lorsque, en sa présence, Yasser Arafat reçut à Tunis trois représentants du Conseil israélien pour la paix et parmi eux, Uri Avneri et le général Peled. C'était, pour lui, plus qu'un succès personnel. C'était une nouvelle victoire de la raison. Et c'est vrai que lors du dernier Conseil national palestinien, en février de cette année, Sartouï ne put prendre la parole en public. Et c'est vrai que cette circonstance, il la ressentit douloureusement, non pas comme une atteinte à sa personne mais comme une erreur tactique, ou plutôt comme une erreur tout court. Mais c'est vrai aussi que son statut demeurait intact puisque c'est comme porte-parole officiel de l'OLP qu'il se rendit à cette conférence de l'Internationale socialiste dont il ne devait plus revenir.

Il me semble important de souligner tout cela. C'est important parce que, comme cela est souvent le cas, on a voulu dresser le cadavre de cet homme comme un acte d'accusation non pas contre ses ennemis mais contre l'OLP qu'il servait et pour qui il s'est sacrifié. Cela a été le cas après la mort de Naïm Khader, comme cela a été le cas après l'assassinat de Saïd Hamammi, le délégué de l'OLP à Londres. Chaque fois, on a

chanté les vertus des défunts. Après leur mort, on a dit que c'étaient des « modérés » alors que, de leur vivant, on les dénonçait comme les représentants dangereux d'une organisation terroriste. Et de la même manière, on prétendait faire de ces représentants de la résistance palestinienne, après leur disparition, des accusateurs de cette résistance. On opposait le « modéré » Khader ou le « modéré » Sartaoui à l'OLP aveugle, intransigeante, fanatique.

### **« L'OLP est le symbole de l'entité nationale palestinienne »**

Dans sa dernière interview, Issam Sartaoui, sans jamais cacher les divergences d'opinion qu'il pouvait avoir avec telle ou telle tendance de l'OLP, s'est clairement exprimé à ce sujet. Voici ce qu'il disait : « Il n'est pas vrai que l'on peut s'adresser à Sartaoui indépendamment de l'OLP. L'OLP est pour nous le symbole de l'entité nationale palestinienne. Nous ne pouvons donc être indépendants d'elle. Nous pouvons faire ou ne pas faire partie d'organismes officiels de cette organisation, mais cela ne nous donne aucune indépendance pour autant à son égard. J'y suis lié. Je considère l'OLP comme un des acquis majeurs de mon peuple. Pas seulement parce qu'elle est l'instrument qui permet à la volonté nationale de s'exprimer, de concrétiser nos droits nationaux. C'est pourquoi je fais le maximum pour renforcer l'OLP. Quand je critique notre organisation, quand je m'oppose à certains à l'intérieur de ses organismes, je le fais toujours pour renforcer l'OLP et non pour l'affaiblir ».

Voilà ce qu'il faut dire et répéter et souligner à ces mouvements et ces personnalités qui font partie du monde sioniste et qui, avec plus d'habileté que d'honnêteté, ont voulu récupérer le cadavre d'Issam Sartaoui pour en faire, une fois encore, une arme contre la résistance palestinienne. Certes, il y a quelques Israéliens pour qui la mort de Sartaoui a été un drame politique et une tragédie humaine parce qu'ils ont perdu en lui un allié, un ami et un camarade de combat. Mais parmi les larmes versées sur lui, combien de larmes de crocodiles, versées par des hommes qui n'avaient jamais eu le courage de se démarquer nettement du sionisme officiel, de prendre leurs responsabilités en rencontrant ouvertement Sartaoui, en proclamant le droit du peuple palestinien à l'autodétermination et en reconnaissant dans l'OLP, dans l'OLP de Sartaoui, le seul représentant de ce peuple ? Ils n'étaient pas très nombreux à l'entourer de son vivant, ces sionistes de gauche ; mais ils se pressaient en plus grand nombre autour de son cadavre. Et parmi eux, une mention spéciale revient à Shimon Peres, le chef du parti travailliste, chez qui l'hypocrisie a atteint les sommets du cynisme. Il avait mis en oeuvre toutes les ressources de la politique pour empêcher qu'Issam Sartaoui soit accepté, même comme observateur, lors de la dernière réunion de l'Internationale socialiste. Il s'était ensuite employé et multiplié pour qu'on lui interdise le droit à la

parole. Mais, dans l'hommage qui lui fut rendu sur les lieux mêmes du crime, Peres eut l'incroyable arrogance de parler de la « modération » et du « courage » de l'homme qu'il avait voulu bâillonner.

Cette volonté obstinée de distinguer Issam Sartouï de son organisation et surtout de son peuple, c'est une dernière insulte qu'on fait subir à sa mémoire. C'est pourquoi il est réjouissant ce soir, réjouissant pour des raisons humaines et pour des raisons politiques, que le délégué officiel de l'OLP soit présent parmi nous et avec lui le directeur du bureau de la Ligue des États arabes, ainsi que plusieurs de leurs ambassadeurs.

### **Rencontrer les Juifs et comprendre le judaïsme**

Il est une autre accusation portée de son vivant contre Issam Sartouï à laquelle il faut répondre. On disait de lui qu'il n'agissait que par tactique, mais qu'il n'y avait dans sa démarche aucune sincérité. C'est une affirmation gratuite, méchante et fautive. L'intérêt qu'il portait au monde juif n'était pas un intérêt feint ou de commande. Dans son quartier général de Paris, tout à la fois appartement modeste et citadelle assiégée, sa bibliothèque regorgeait d'ouvrages consacrés au judaïsme et à l'État d'Israël. Sur ce dernier, il ne se faisait pas d'illusion. On ne lui en donnait guère l'occasion d'ailleurs. Mais il en appréciait d'autant plus les Israéliens lucides et courageux qui prenaient part à son combat. Son désir de rencontrer des Juifs, comme Pierre Mendès-France l'assioniste, comme Nahum Goldmann le sioniste ou comme Kreisky l'antisioniste, qui représentaient pour lui ce que la tradition juive avait de plus noble, ce désir était pathétique. Cet homme que tant de responsables des communautés juives officielles méprisaient, cet homme voulait croire qu'il y avait un autre judaïsme et que c'était celui-là qu'il fallait sauver en rapprochant Juifs et Arabes, Israéliens et Palestiniens. De ce monde juif, il avait acquis une connaissance profonde, grâce à ses contacts et grâce à ses lectures. Sa connaissance et son intelligence étaient telles qu'il ne risquait pas de tomber dans les pièges des amalgames et des simplifications.

J'étais un jour dans son appartement de Paris quand il reçut un militant de la cause palestinienne, jeune Européen qui lui raconta comment, il y a quelques années, une délégation de l'OLP avait déposé au camp de concentration de Mauthausen une couronne de fleurs à la mémoire des victimes juives de la barbarie nazie. Le jeune militant précisa que la couronne était sertie d'un ruban où on lisait l'inscription suivante : des victimes du sionisme aux victimes du nazisme. Issam Sartouï fit la moue. Il désapprouva la formule autant qu'il apprécia le geste. Il connaissait trop bien l'histoire des Juifs pour ne pas comprendre qu'il ne faut pas comparer l'incomparable et qu'il y a des tragédies - celle du peuple juif et, d'autre part celle du peuple palestinien - dont il faut respecter les différences et les spécificités.

## **Porter l'héroïsme**

Tout cela étant dit, je voudrais ajouter que la vie d'Issam Sartouï m'a paru, à certains égards, exemplaire. Nous nous sommes vus fréquemment et, chaque fois, je savais que je voyais, que j'entendais, que je parlais à un homme condamné. Mieux ou pire, je savais que je rencontrais, que j'entendais, que je voyais un homme qui se savait condamné. Cet homme était chaleureux, dynamique, enthousiaste. Toute sa personnalité dégagait cette impression de chaleur, de dynamisme, de vie. Il avait une femme et des enfants. Et il avait des ennemis qui avaient juré sa perte. Se sachant ainsi condamné, il n'en continuait pas moins à faire ce qu'il croyait devoir faire. Si le mot « héroïsme », si souvent galvaudé à cause de ses connotations guerrières, si le mot « héroïsme » a un sens, c'est parce qu'il y a des hommes comme Issam Sartouï pour l'avoir porté. Et ce sens, cette signification, dans le cas d'Issam Sartouï, on peut les préciser : c'est une volonté de cohérence qui va jusqu'à l'obstination et qui va jusqu'au sacrifice suprême, la volonté de faire ce qu'on croit juste de faire, de dire ce que l'on croit juste de dire et de poursuivre dans cette voie malgré les intimidations, même si les plus graves périls vous menacent. L'héroïsme, c'est alors la fidélité à un engagement, à une conviction et la fidélité à soi-même, à une démarche qui, en l'occurrence et pour des hommes comme Issam Sartouï et comme Naïm Khader, s'est ramené à un double choix : un choix positif, l'amour de son peuple, un amour aiguisé par les souffrances que ce peuple subit, et un choix négatif : le refus de la haine qui accompagne trop fréquemment, et presque inévitablement, le patriotisme même le plus justifié.

## **Un peuple deux fois victime**

Rendre hommage à la mémoire de Naïm Khader et d'Issam Sartouï n'est pas suffisant. Leur destin avait quelque chose de singulier. Mais par leur sacrifice, par la cause qu'ils défendaient et par leur mort, ils nous ramènent à ce peuple qu'ils ont servi. Ils sont des victimes particulières de ce peuple qui en compte de si nombreuses. Il y a, d'une part, ces deux tombes, celle de Naïm et celle de Issam et il y a, d'autre part, un immense charnier où deux noms seulement, deux noms de lieu, ont valeur de symbole : les noms de Sabra et de Chatilah, encore qu'on pourrait en citer bien d'autres. Cela fait, pendant le tragique été de 1982, des dizaines de milliers de victimes, s'ajoutant à l'innombrable liste des victimes antérieures.

On nous demande souvent : pourquoi tant de sollicitude pour les victimes palestiniennes ? Sont-elles donc les seules qui soient dignes de commisération ? La réponse est évidemment : non. La tragédie du peuple palestinien n'est pas la seule qui

déchire le monde. Innombrables sont les hommes, les femmes et les enfants qui tombent tous les jours, victimes de l'oppression et victimes de la faim, en Afghanistan, en Amérique centrale, en Afrique. Nous ne l'oublions pas et nous ne croyons pas qu'il faille, pour ainsi dire, privilégier certaines victimes plutôt que d'autres. Qu'est-ce qui explique alors une attention particulière et une sympathie, une solidarité particulières ? Je crois que, pour beaucoup d'entre nous, c'est le sentiment que le peuple palestinien est doublement victime. Il l'est en raison de tous les malheurs qu'il subit - souffrances physiques et morales, spoliations de tous ordres et jusqu'à la mort infligée à tant de ses enfants. Mais il l'est doublement parce que dans notre Occident, il a le privilège douteux d'apparaître souvent comme coupable de ses propres malheurs... et de ceux d'autrui, alors qu'il est la victime. Si personne, parmi les humanistes, les démocrates et les progressistes, ne refuse aux paysans guatémaltèques, par exemple, pour ne citer qu'un exemple parmi de nombreux autres, si personne ne refuse de les reconnaître pour ce qu'ils sont - des pauvres, des opprimés, des victimes -, avec les Palestiniens, c'est différent. Parce que l'Europe a eu l'histoire qui a été la sienne, que les Juifs y ont connu la tragédie, unique en son genre, qui a été la leur, on en est venu, chez nous, à fermer les yeux devant le drame palestinien. Et les résistants de l'OLP sont alors des fanatiques assoiffés de sang ; et des hommes comme Naïm Khader et comme Issam Sartouï des terroristes convertis en modérés au lendemain seulement de leurs funérailles ; et tous ces Palestiniens inconnus, et à côté d'eux des milliers de Libanais, des sauvages responsables de leur propres malheurs.

### **Un peuple qui a droit à sa terre**

Nous ne privilégions pas le malheur des Palestiniens. Il est un exemple particulier du peu de cas que l'on fait des damnés de la terre. Mais ce peuple sans terre, nous le croyons, a droit à la sienne. Et quand il l'aura, tous ses problèmes ne seront pas résolus. Mais une condition au moins pour son épanouissement et pour sa liberté aura été réalisée. Une condition aussi pour qu'une paix durable soit possible au Moyen-Orient, de telle sorte que, pour tous ceux qui y vivent, Juifs et Arabes, Israéliens et Palestiniens, le sacrifice de Naïm Khader, le sacrifice d'Issam Sartouï et la mort de tous leurs frères, aura été un malheur sans doute et un malheur irréparable, mais un malheur dont il sortira un espoir et un gage de fraternité entre les hommes.